honorable contradicteur en doute, il n'a qu'à présenter un ordre du jour bien net ne laissant pas prise à la moindre équivoque et ne s'échappant pas par la tangente des prétendues brutalités policières, et vous mettrez ainsi, messieurs, le Conseil en mesure de se prononcer.

C'est ici que le tapage commence. De la Bourse du travail on ne parle plus guère. On ne discute plus que du drapeau rouge, du drapeau tricolore et même du drapeau blanc. MM. Rozier, Landrin montent successivement à la tribune pour défendre le premier, M. Labusquière reproche aux nationalistes de s'allier aux royalistes, M. Galli dépose un ordre du jour « réprouvant tout ce qui peut porter atteinte à la patrie et à son drapeau, et blâmant le gouvernement d'avoir, sans avertissement préalable, brusquement modifié les instructions données au préfet de police », M. Colly enfin vient dire qu'à son avis personnel, tous les drapeaux, quels qu'ils soient sont des hochets pour les nations, comme les décorations pour les particuliers.

Ces derniers mots déchainent une tempête. On s'injurie de la droite à la gauche, les conseillers se précipitent les uns contre les autres, les spectateurs des tribunes applaudissent et crient : « Vive la sociale ! » Il se fait un bruit infernal.

— Il est intolérable, s'écrie le président, que le public approuve ou désapprouve ce qui se dit ici !...

— Ce qui est intolérable, répond M. Evain, c'est de voir traîner dans la boue le drapeau tricolore par des cochons pareils !...

M. Labusquière se précipite vers M. Evain, la main haute :

— Est-ce pour moi que vous avez dit cela ? demanda-t-il.

— Non, répond M. Evain, c'est pour M. Colly !

Ce dernier, rapidement, gravit les gradins et, avant qu'on ait pu s'interposer, il gifle avec violence M. Evain.

Cette fois, le tumulte est à son comble, les conseillers se précipitent ; on sépare les adversaires qui se sont pris à bras-le-corps ; mais leurs amis de part et d'autre continuent de s'injurier ; dans les tribunes, on hurle ; un moment, on peut croire que la mêlée va devenir générale. Mais le président se couvre aussitôt, suspend la séance et fait évacuer les tribunes.

Cet ordre n'est pas exécuté sans difficultés. Le secrétaire général de la préfecture de police, que suivent à distance quelques gardes municipaux, doit lui-même monter dans les tribunes, pour obtenir que le public les quitte.

Après un quart d'heure de suspension, la séance est reprise. Cette fois, le silence est profond, et après quelques paroles du président, regrettant que des incidents semblables aient pu se produire, on vote sur les ordres du jour. Celui de M. Galli, auquel la priorité est accordée par 43 voix contre 37, est adopté à mains levées, ainsi qu'un amendement disant que « le drapeau tricolore est le seul drapeau français et le drapeau rouge un emblème séditieux ». Puis l'ordre du jour de M. Ranvier est, à son tour, adopté par 45 voix contre 9.

Et la séance est levée.

Séance jeudi. On discutera le matin le rapport du compte de 1899, et, le soir, la question du gaz.

VARIÉTÉS

LES ALLEMANDS A PARIS SOUS LE CONSULAT

Paul Holzhausen : *Der erste Konsul Bonaparte und seine deutschen Besucher*, Bonn, 1900. — *Un hiver à Paris sous le Consulat*, d'après les lettres de Reichardt, par A. Laquiante, Paris, Plon, 1896.

Lorsque Paris se rouvrit, après la paix de Lunéville, surtout après la paix d'Amiens, les étrangers y affluèrent. On prétend qu'il y en eut jusqu'à 20,000 à la fois, en 1802, dont 16,000 Anglais ; le complément était fourni en grande partie par des Allemands. Un historien de Bonn, M. Paul Holzhausen, érudit, bon critique, l'un des plus versés, parmi ses compatriotes, dans les détails de l'époque napoléonienne et l'un de ceux aussi qui, à l'exemple de son maître et ami Hermann Hüffer, savent parler de la France avec justice et liberté, a eu l'idée excellente de réunir les lettres, journaux intimes, récits laissés ou publiés par ces voyageurs, et d'en tirer les éléments d'un tableau de la France du Consulat vue par des yeux allemands. Au nombre de ces voyageurs si adroitement dépouillés par M. Holzhausen, il y en a un, le musicien Reichardt, dont la correspondance copieuse a été habilement *adaptée* aux goûts du lecteur français par M. Laquiante. Répandu dans le monde des ateliers, des théâtres, dans le monde des lettres et des savants, Reichardt rappelle, par son état d'esprit, Fauriel que pourtant il ne semble pas avoir connu. Campe, le forestier Sierstorpff, le comte Schlabrendorf, le chanoine Meyer, Voss, Œlsner, Kotzebue, Gœrres, Hase, qui devint Français et que tous les candidats au baccalauréat ont bien connu, du temps de ma jeunesse, une femme, enfin, Melmina de Chézy, enthousiaste et sensible, voilà, avec Reichardt, les principaux voyageurs interrogés par M. Holzhausen.

I

Leur premier désir est de voir ce qui, après tant de catastrophes, subsiste de la France, et ce que tant de gloire et de si prodigieuses aventures ont pu y changer. Avant tout, voir Bonaparte, l'homme dont parle l'Europe entière. Paris est pour eux la « ville lumière », le centre rayonnant de la civilisation. Qu'est devenu Paris ? dans le Paris nouveau rien n'attire plus nos Allemands que la collection des chefs-d'œuvre rapportés des Pays-Bas, de l'Italie et de l'Egypte. Ils estiment que la France en fait comme un hommage à l'Europe artiste. Ils ne songent qu'à profiter de la bonne fortune qui a rassemblé, pour leurs jouissances et leur instruction, tant de merveilles, à leur portée. Ils vont aux musées, comme un siècle après leurs descendants viendront à l'Exposition universelle.

Tous protestent contre l'exigence des passeports et l'importunité des lignes de douane auxquels ils devaient cependant s'être habitués chez eux. On les retient plus ou moins à Strasbourg, en quarantaine politique. Une fois entrés, une chose les frappe : l'amélioration des routes. C'est l'œuvre du consul et le premier objet où se révèle la main du maître. Ils la retrouveront partout, et, tout opposants qu'ils sont à sa dictature, ils ont la loyauté de reconnaître les bienfaits de son gouvernement et de les signaler. Paris, en transformation, rues ouvertes, ponts, bâtisses, les éblouit, leur impose : c'est Rome nouvelle, avec son forum, ses arcs de triomphe qui vont sortir de terre, et, dans ce Paris de César, la fantaisie, le luxe, la galanterie de la Grèce de Périclès, la République athénienne.

Le chanoine Meyer, de Hambourg, amateur d'art, qui a ses entrées dans la société « éclairée », flâne sous les arcades du Théâtre-Italien, rue Favart, et regarde passer, légères comme des ombres, en leurs gazes flottantes, des beautés à la grecque. Vont-elles sacrifier dans les temples des muses et des grâces ? Derrière elles, en repoussoir, cravates et jabots énormes, cheveux ébouriffés, bâtons tordus à la main, voici le cortège de leurs adorateurs. Ce sont les filles du Palais-Royal, suivies des Incroyables ! De ce *demi-monde*, le chanoine se transporte dans le beau monde d'alors ; il assiste à un concert au *Cercle de l'Harmonie* : « Spectacle ineffable d'amour et de lascivité ! des boucles de cheveux noirs épandues, rattachées par un diamant, un teint délicat, des yeux bleus, languissants, une gorge chaste, aux échappées discrètes, le désordre symétrique d'une *tête tondue à la Fanfan* ou à la *Vénus*, un modèle à la grecque, des charmes voluptueux à demi voilés, dévoilés d'autant plus ! »

Qui a posé, de la sorte, devant le chanoine et joué pour lui, la « Sylphide » ? Est-ce Mme Tallien, est-ce la divine Juliette, brunes toutes les deux ? Reichardt, qui a été invité chez l'une et chez l'autre, décrit leurs réceptions : « Assemblée splendide. » Chez le banquier Récamier : « De minuit à trois heures, j'ai joui là de tous les raffinements des lieux élégants. » L'hôtel est à l'image de la maîtresse : tout est paré, tout est enveloppé de tissus transparents, tout semble se dérober, tout se dévoile aux regards. Les *intimités* mêmes s'ouvrent à tous les hôtes. « A chaque arrivant, Mme Récamier disait : « Voulez-vous voir ma chambre ? » L'invité passait avec elle dans le gynécée, en lui donnant le bras. Un cortège de cavaliers se pressait sur leurs pas, vers le sanctuaire. Partout des glaces, aux cadres blancs et or, et, sur une estrade, dressée contre le mur, environné de vases à parfums, noyé dans des mousselines, le lit, l'autel de la déesse ; vers le fond deux candélabres à huit branches, et entre les draperies de damas violet, les lambrequins de satin vieil or, une glace encore, miroir de vérité ! De là, les invités passent à la salle de bain, un peu moins grande que la chambre à coucher ; les murs disparaissent sous les glaces, dans une niche de glaces la baignoire est dissimulée par un grand sofa recouvert en maroquin rouge.

Dans ce monde fastueux et galant des « nouveaux riches », on regarde, on danse, on aime, on cause peu. Ceux qui ont connu le Paris d'avant 89, même celui de 92, le cherchent en vain. Quelques émigrés seulement évoquent, avec insolence, l'image de ce monde disparu. Reichardt cherche l'esprit et pense à Berlin, à la société juive, sans aucun doute, car l'autre ne le cédait en lourdeur, morgue et niaiserie à aucune société du monde. « Quand on a eu l'occasion de fréquenter la haute société de Berlin, de Vienne, de Hambourg, de Francfort, le monde parisien actuel a peu d'attrait. Si paradoxal que cela paraisse, le ton de l'ancienne société s'est mieux conservé à l'étranger qu'à Paris... » On y parle, on en sait assez pour s'intéresser à une question d'art, de science ou de politique pratique. A Paris, « ce n'est pas la culture intellectuelle, mais l'argent des *nouveaux riches* et l'appoint des étrangers qui servent de moyens de rapprochement... Le premier feu de la curiosité passé, la *plupart des étrangers* cessent de se plaire ici ».

Mais si l'on ne cause plus, on mange prodigieusement : chaque Français, devenu une part du souverain, semble avoir hérité de la gloutonnerie traditionnelle des rois Bourbons. Reichardt, encore qu'Allemand et informé de la table des princes, sinon convié à s'y asseoir, familier en tout cas avec les beuveries et engloutissements d'outre-Rhin, s'en offusque. Il aime la table, mais la table où l'on cause. « L'habitude de boire avec excès s'est singulièrement généralisée ; militaires et jeunes gens se réunissent dans le dessein spécial de se griser consciencieusement, suivant la bonne méthode allemande. » Le luxe de la table est extravagant ; à défaut d'autre, il surgit une littérature gastronomique.

C'est que l'on est encore sous le coup de la Terreur, où l'on a souffert le jeûne et appris à se taire. On continue à se taire, par pli, par discipline révolutionnaire, par prudence et nécessité, et l'on s'en revanche sur la bonne chère. « On ne vit que pour le présent. Il semble que la Révolution ne soit qu'une époque pendant laquelle les Parisiens, manquant de bois et de chandelle, en étaient réduits à apporter un lumignon quand ils passaient la soirée chez un ami. Maintenant qu'ils ont le bonheur de contempler dans leurs salons de grands lustres bien éclairés, ils sont heureux de cette fin d'une ère agitée ! »

II

Le peuple de Paris, celui qui grouille sur les places, que l'on coudoie dans les rues, devant les boutiques, semble à ceux de nos Allemands, qui l'ont vu avant 89, demeuré ce qu'il était. C'est, en France, ce qui a le moins changé. Toutefois, l'un d'eux note cette remarque : « Involontairement, on est frappé par les traits caractéristiques du nouveau Paris ; on entend toujours comme un écho de ce tocsin d'alarme qui, pendant douze ans, a bouleversé et stupéfié ce pauvre pays. L'état de stupeur n'a pas disparu depuis l'accalmie trompeuse dont on jouit ; le peuple semble végéter dans un engourdissement qui le rend insoucieux des dangers qui l'attendent à son réveil. C'est un spectacle affligeant. »

Nos Allemands donnent leurs impressions comme elles leur viennent ; et, sans beaucoup de critique, ils ne laissent point de généraliser les paroles attrapées au passage, les gestes aperçus ; de découvrir le peuple dans le marchand, le garçon de café, le conducteur de voiture, le premier venu qui leur a parlé, ou qu'ils ont entendu. Ils ne se mettent point en peine de coordonner leurs jugements, et l'incohérence même en fait l'intérêt. Cet engourdissement du peuple, cette insouciance apparente ne les frappent tant peut-être, que parce qu'ils cherchent, sur les places, les tricoteuses de la guillotine, les coryphées de la ci-devant déesse Raison, les queues d'affamés devant les boulangeries, les oisifs féroces, en bonnet rouge et en haillons, toute la sans-culotterie, toute la figuration de la Terreur. Ils ne rencontrent que des gens revenus à leur naturel et retournés à leurs affaires.

Mais, à côté, ils notent l'empressement aux *parades* du consul, la gaieté populaire au passage des soldats et, après avoir relevé la prudence universelle, pour ne pas dire plus, qui lie les langues et semble bâillonner ce peuple naturellement frondeur et goguenard, ils sont bien obligés de conclure que cette circonspection civile se combine avec la passion de la gloire et « le courage chevaleresque des combats » — « L'héroïsme était, pour ainsi dire, le seul élément moral *(Ethische Element)*, dont cette société corrompue tint encore quelque compte en ses actions. » Voss y découvre l'influence du théâtre, de la tragédie, notamment de celle de Corneille, si révérée du consul, et dont le génie s'accordait à celui de la « grande nation » !

Le théâtre, comme pour tout étranger, en tout pays, à toute époque, est leur principal observatoire. Heureux qui peut se vanter d'avoir vu le premier consul — le petit homme au masque césarien — dans sa loge au Théâtre-Français, applaudissant son poète favori. « Il applaudit avec enthousiasme — écrit le chanoine Meyer — à la scène de la clémence, dans *Cinna*, témoignage qui vaut plus que les larmes du grand Condé, au même passage. » Et Kotzebue qui, en sa qualité de dramaturge se pique de psychologie, se demande si, dans la rencontre, Bonaparte parlerait comme l'Auguste de Corneille. Reichard est difficile : « Talma ne m'a pas satisfait. Ses attitudes savantes ont été belles, comme toujours, sa déclamation m'a paru inégale : tantôt monotone, tantôt tombant brusquement du cri au murmure... charlatanisme indigne du génie de Corneille. »

De la littérature, peu de chose. Ils ne paraissent pas soupçonner l'existence de Chateaubriand. Mme de Staël envahit toute la scène. Il y reste un peu de place pour les savants, qui seuls semblent en progrès. « Le gouvernement, dit un membre de l'Institut, n'aime pas que l'on discute philosophie, législation, économie sociale ; nous nous taisons. » Ils travaillent, mais, aussi, remarquent nos voyageurs, ils s'empressent trop aisément aux emplois et se dispersent avec trop de complaisance dans les ministères, au Conseil d'Etat, au Sénat, au Tribunat. La science devient pour eux l'accessoire. Du reste, elle semble à l'un de nos voyageurs remise en la place qui lui est due. En ce temps de Cuvier, de Laplace, de Lamarck, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Bichat, cet Allemand fait dire à Lalande, retour de Berlin : « Je vois avec plaisir qu'on s'occupe en France de la statistique. Le gouvernement l'encourage... Il faut savoir l'allemand pour savoir la statistique. Au reste, il en est de même de toutes les sciences. Je ne saurais pas l'astronomie, si je n'étais en relation habituelle avec les astronomes d'Allemagne. »

Bonaparte n'étant point artiste, nos voyageurs décrètent que les arts doivent péricliter en France. D'ailleurs, que sont les *Salons* à côté des galeries où s'étalent ces trophées ? David, Gros, Gérard, pâlissent et s'effacent à côté des Italiens, des Flamands conquis et exposés au Louvre. Le divin Prudhon n'est pas plus mentionné que Chateaubriand. Reichardt concède de « belles parties » à Méhul, mais le déclare hors de comparaison « avec les partitions originales et *romantiques* (!) de Cherubini ». Il conclut :

Dans les voies nouvelles où sont entrés les Français, ils pourront devenir les meilleurs ingénieurs, les premiers soldats du monde ; mais à moins de changements profonds l'ère des beaux-arts me paraît fermée chez eux. Sans doute quelques génies dresseront leurs têtes au-dessus de la foule. Leur grandeur sera celle de la colonne solitaire qui s'élève sur un sol dévasté par la tempête ; l'éclat qu'ils projetteront sera comme celui d'un phare qui est plus utile aux étrangers naviguant à distance qu'aux indigènes vivant à son pied.

Ce siècle avait deux ans...

Hugo, Lamartine, Vigny, Delacroix, Berlioz, Michelet, Balzac étaient nés. *Atala* avait paru. Voilà ce qui advient du raisonnement politique quand on l'emploie où il n'a que faire. Nos voyageurs sont des opposants, mais de la vieille petite Allemagne, l'Allemagne des *résidences* et des principicules, qui maudissent le tyran dans leur tabagie close, acclament au passage le prince et son escorte, bayent aux militaires qui défilent, s'empressent aux visites du palais, en chaussons de laine, pour ne point rayer les parquets, explorant tout, admirant tout, les journaux qui traînent sur les tables, le livre entr'ouvert pour les badauds et s'étonnant que des personnages si « hautement nés » écrivent avec une plume, mangent avec une fourchette, dorment sur un lit dur et soient presque des hommes !

III

Les relations des visites à Saint-Cloud, aux Tuileries, à Malmaison — « l'idylle de Malmaison » — sont surtout remarquables par ce fond de puérilité, coupé, çà et là, de sarcasmes, sur Brutus d'hier, devenu Cromwell. M. Holzhausen compare spirituellement ces pèlerinages à ceux des Allemands d'aujourd'hui au Friedrichsruh de Bismarck. Du reste, ils n'ont pour la plupart, aperçu Bonaparte que de loin. Ceux qui ont eu la rare fortune d'être admis à la réception hebdomadaire, en décrivent minutieusement le cadre et la mécanique. Bonaparte leur semble grêle, chétif, si jeune ! Joséphine parfaitement aimable. La « parade », la fameuse revue du Carrousel les arrête plus longtemps. Ils n'y découvrent rien de magnifique ; le manque de corrélation entre cette cause et de si prodigieux effets les déconcerte ! Le décousu, le laisser-aller de la troupe est ce qui les frappe le plus chez ces vainqueurs de l'Europe, à part toutefois la garde consulaire avec ses bonnets à poil : comment de tels héros peuvent-ils avoir si mauvaise tenue ! Est-ce donc l'histoire qui s'est trompée ? Sierstorpff, forestier de Brunswick, conclut : « Nous autres Allemands, nous sommes habitués à voir plus volontiers des soldats proprement tenus que des héros crasseux. »

Et il passe. Tous s'accordent à railler la peur qu'a Bonaparte des assassins, et les précautions, la triple police et le réseau de factionnaires dont il s'enveloppe. Cet usurpateur alarmé leur paraît mesquin devant le philosophe de Sans-Souci ; la Malmaison, avec ses barrières et ses verrous, a des airs de prison à côté des libres avenues de Potsdam !

Peu de chose sur le gouvernement : ils n'en observent que les dehors, la dictature, la police, l'acheminement à la monarchie, le mépris des assemblées, la chute du Tribunat, la puissante machine militaire, la formidable machine d'Etat ; par-dessus tout, le rétablissement du culte, le retour à la hiérarchie romaine. Ils sont unanimes sur le chapitre du Concordat : c'est une abdication de l'esprit de 1789, une déroute de la Révolution française ! Quelques-uns en parlent, en jugent en philosophes, à la manière des idéologues qu'ils fréquentent ou des athées du Sénat et de l'Institut. La plupart opinent en bons Allemands réformés, révolutionnaires en chambre, qui attendaient de Bonaparte... un autre Luther.

Au fond, ils comprennent peu ce qu'ils voient, le sens profond, les causes des événements auxquels ils assistent leur échappent. Ils se sont figuré, ils ont désiré une autre France, plus commode aux Allemands, plus flatteuse aussi à leur amour-propre, moins gênante surtout, moins dominatrice, moins « grande nation ». Ce retour à la France de Louis XIV, ce renouvellement de Charlemagne, ce rappel de l'Empire d'Occident les déroutent, les inquiètent, les scandalisent. Ce n'était point ce qu'ils attendaient de la Révolution ni ce qui les y avait attirés. Une France s'offrant en holocauste à la régénération des peuples, sacrifiant son orgueil et ses ambitions à l'œuvre de la justice universelle, faisant comme une nuit du 4 Août de sa gloire, de ses traditions politiques, de ses passions de suprématie, de ses prétentions à l'empire des Gaules, à la limite du Rhin ; puis, après avoir affranchi les peuples, se retirant modestement, se tenant humble devant les pouvoirs établis en Europe ; une France victime expiatoire du vieux monde, prêtresse auguste, charmante et désarmée du dieu nouveau, Iphigénie des nations, joie des yeux, consolation des cœurs, exhortation vivante à l'idéal, voilà ce qu'ils en attendaient. Voilà aussi d'où provenait, depuis le jour de la première rencontre, en 1792, le grand malentendu, et des républicains mayençais avec le comité de Salut public, et des Italiens avec le Directoire, et de tant d'Allemands « éclairés » — demeurés très Allemands — avec le premier consul. L'un d'eux écrit ingénument :

Pendant que je visitais le Panthéon, les réflexions que j'ai faites souvent sur le tort causé à l'Europe par la méchanceté des hommes qui ont détruit les espérances qu'avaient fait naître les beaux débuts de la Révolution me sont revenues à l'esprit. Pourquoi la nation n'a-t-elle pas été assez sage pour se contenter d'une monarchie constitutionnelle ? Pourquoi n'a-t-elle pas consacré son énergie au développement de l'instruction publique, des arts, à l'édification de monuments nationaux conçus dans l'esprit qui animait les Romains et les Grecs, au lieu de gaspiller comme elle a fait ses ressources matérielles et morales ? Quel exemple fortifiant n'eût-elle pas donné à toute l'Europe ! Les tentatives généreuses ont avorté ; la passion des réformes utiles est morte ; on reste sans goût, sans énergie pour les nobles entreprises durables. Je ne parviendrai à chasser ces réflexions que lorsque je serai rentré dans le calme dont on a le bonheur de jouir chez nous. Ici, à chaque pas, je rencontre des motifs de regrets...

Je ne me demande point si l'Europe aurait permis à la France de donner « ce noble exemple » ; si, en réalité, elle lui a laissé même la liberté d'en rêver ; si Athènes qui le donna, en son temps, aux Romains, y gagna cette liberté que notre Allemand souhaitait aux Français en 1802 ; si, enfin, la France de la Révolution pouvait cesser d'être la France de tous les temps et, pour épanouir son génie national, dans les choses de l'Etat, dénaturer ce génie. Je ne juge pas non plus avec trop de sévérité ces jugements superficiels. Ces Allemands voyaient avec leurs yeux, en leur temps, les choses proches : ils n'avaient point nos lorgnettes et n'étaient point placés dans notre perspective. Ne les raillons pas. Figurons-nous, si nous les voulons comprendre, l'état d'esprit de quelques Français des générations de 1830 à 1848, un philosophe, un savant, un artiste ayant parcouru la vieille Allemagne, celle des penseurs, des musiciens et des poètes, de Kant, de Gœthe, de Beethoven ; ayant fréquenté les universités, reçu l'hospitalité de vieux professeurs candides et humanitaires, — un Michelet, un Quinet, un Renan — je ne prends pas les moindres, et revenant, avec toutes leurs illusions et tout l'idéal qu'ils se sont plu à rassembler dans l'image de cette Allemagne, revenant, dis-je, dans l'empire industriel et militaire de l'Allemagne bismarckienne, toute réaliste, toute en force, toute en raisons d'Etat ; un fracas effroyable de marteaux de forges, de canons qui roulent, des mines, des casernes et des bureaux de statistique ! Ne diraient-ils pas, comme nos voyageurs de 1802, qu'on leur a changé leurs Allemands, que ce n'est plus l'Allemagne, qu'elle a failli à sa tâche d'être la métaphysicienne et la musicienne de l'Europe, la muse des spéculations infinies dans l'espace, l'enchanteresse des rêves éternels ; et encore que Wagner ait donné ses chefs-d'œuvre, ne prédiraient-ils pas, à leur tour, que l'Allemagne est morte pour la pensée et pour les arts : « Si quelque génie s'y élève, il sera la colonne du désert !... »

IV

Et cependant, tout pessimistes qu'ils se montrent, et décontenancés et désillusionnés, nos Allemands de 1802, injustes souvent dans le détail qui les heurte, redeviennent justes dans l'ensemble, quand ils se retrouvent à distance, au point de vue.

C'est chose piquante de constater que la conclusion de leurs notes critiques est, en général, un hommage et parfois un cri d'admiration. M. Holzhausen l'a finement observé et fort bien mis en lumière. Ils notent les traits, les anecdotes qu'ils recueillent dans les coteries où ils fréquentent, dans le cercle restreint d'opposition où ils se meuvent. Cependant, ils sont en France, ils en respirent l'atmosphère, ils s'imprègnent de l'esprit général, ils respirent l'air du temps et, sans le chercher, sans le savoir, souvent malgré eux, il se dégage de leur œuvre de dénigrement fragmentaire un témoignage total de l'immense popularité de Bonaparte en 1802, de sa grandeur devant l'histoire. Tous, au retour, selon un joli mot de M. Holzhausen, composent, plus ou moins, ou fredonnent, leur « Symphonie héroïque ».

« Les Tuileries, écrit l'un, sont le cœur de Paris, Paris dans Paris. Là se manifeste, apparente et sensible, la force centrale du nouveau soleil ». « Là, écrit un autre, le bon père du peuple, le pacificateur des discordes, Henri IV reconnaîtrait un esprit de la famille du sien. » « Aussi longtemps que je suis à Paris, déclare le censeur Sierstorpff, je veux considérer en Bonaparte le héros de Marengo et d'Arcole, le premier homme dans la première monarchie du monde. » « L'homme le plus extraordinaire », « le plus grand homme du monde » sont les épithètes courantes attachés à son nom. Les plus prévenus, les plus hostiles éprouvent, en sa présence, le malaise, l'impression indicible de supériorité qui déconcerta et troubla si fort Mme de Staël. Tous trahissent le sentiment « que la France est gouvernée de nouveau par un homme d'Etat et qu'un pilote tient la barre ».

S'il est permis d'introduire ici la statistique, dit M. Holzhausen, et en pesant, bien entendu la valeur des témoignages, deux tiers contre un de nos témoins se prononcent en faveur du premier consul. Mais voici le plus curieux aveu, et qui marque bien l'époque : il ne faut pas que l'on parle de sa mort possible, ni surtout d'un crime qui romprait brutalement sa destinée. « Là-dessus, tout le monde est d'accord ; qu'à aucun prix un tel événement n'arrive ! » *Di omen avertant !* C'est la conclusion du curieux livre dont j'ai tâché de donner un aperçu : c'était aussi la conclusion des contemporains. M. Paul Holzhausen, par ses investigations minutieuses, sa critique intelligente des textes, la justesse et l'équité de son jugement d'ensemble, a fait mieux que de fournir aux historiens une *contribution* utile : il aura donné une excellente leçon de méthode.

ALBERT SOREL.

LES DISTRIBUTIONS DE PRIX

A l'Ecole alsacienne

La fête annuelle de l'école Alsacienne a eu lieu aujourd'hui, sous la présidence de M. d'Estournelles de Constant, ministre plénipotentiaire, membre de la cour permanente d'arbitrage international de la Haye, député de la Sarthe.

Le gymnase, transformé en salle de fête, a pu contenir à peine le nombreux et sympathique auditoire.

Après la *Marseillaise*, qu'on a écoutée debout et avec recueillement, le docteur Regnard, directeur de l'Institut agronomique, membre du conseil d'administration, a souhaité la bienvenue au président.

M. Estèves, professeur de quatrième, a lu ensuite un intéressant travail sur l'analyse et sur le rôle important qu'elle remplit dans la pensée et dans les études.

Puis M. Bræunig, sous-directeur, a traité un sujet d'éducation pratique. Il a fait une allocution à la fois grave et humoristique sur la sincérité de l'écolier envers lui-même et envers les autres, et sur les devoirs des parents et des maîtres pour faciliter aux enfants cette sincérité.

Après quelques chants alsaciens (traduction Bouchor), exécutés par les élèves, M. d'Estournelles de Constant a pris la parole.

Après avoir évoqué, en termes éloquents, le souvenir de l'Alsace-Lorraine, l'orateur a poursuivi ainsi :

L'Alsace et la Lorraine étaient mêlées à notre sang, à ce sang dont la composition est si complexe. Car par ses frontières ouvertes sur tant de pays divers du sud à l'est et de l'est au nord, comme par ses côtes que baignent trois mers, la France aspire et s'assimile une sève toujours nouvelle qui vivifie sa substance propre. Ce n'est pas une amputation que nous avons subie en 1871, nous n'avons pas perdu seulement un de nos membres, non, c'est un élément qui nous a été enlevé ; un des éléments qui contribuaient à constituer le métal sans pareil de notre unité nationale.

Apprenez donc à nos enfants ce que signifie notre deuil et pourquoi ils ne devront jamais en prendre leur parti. Est-ce à dire que vous devez les entraîner à la guerre ? Non, car la guerre, la victoire même ne serait pas une solution : l'histoire le prouve, elle n'apporte que des germes nouveaux de haine et de représailles vengeresses ; elle est toujours à recommencer.

La solution est dans la paix, dans le développement des bons rapports entre les peuples, dans la nécessité qui va s'imposer de plus en plus aux nations européennes de réduire leurs charges improductives et de mettre en commun les forces de résistance qu'elles s'épuisent à diriger vainement les unes contre les autres.

Les concurrents, les adversaires de notre vieux monde deviennent de plus en plus forts, plus rapprochés, plus audacieux. Bientôt le péril économique et, à sa suite, le péril social seront si pressants pour les Etats qui nous environnent qu'ils se verront obligés, bon gré mal gré, de se faire mutuellement bien des concessions qui semblent actuellement impossibles.

C'est l'heure de cet accord que nous devons attendre et préparer et, pour cela, il nous faut des hommes, des ressources.

L'Ecole alsacienne ne se contente pas de faire des bacheliers, et la forme des caractères développe les initiatives ; elle est libérale, cela tient à égale distance de la discipline ecclésiastique ou militaire et du nivellement gouvernemental ; elle n'est ni une caserne ni un couvent. Elle a été l'avant-garde de combien de progrès dont nos lycées ont fait leur profit.

Mais le rôle de l'Ecole alsacienne n'est pas terminé ; M. d'Estournelles montre par des chiffres et par des faits que la France se dépeuple, s'alcoolise et s'étiole alors que ses voisins se surpeuplent et se fortifient. Nous faisons des bacheliers et des fonctionnaires et tarissons de nos propres mains la source déjà trop faible de notre activité nationale.

L'orateur conclut en ces termes :

On ne saurait s'y prendre trop tôt pour réagir contre une tendance aussi funeste. L'Etat doit entreprendre lui-même cette campagne au risque d'augmenter le nombre des mécontents, mais ce n'est pas son rôle de commencer. C'est, au contraire, celui d'une école libre comme la vôtre. Nul n'est mieux placé que vous pour réhabiliter avec le culte désintéressé de la patrie, l'initiative personnelle, la responsabilité, l'effort, le courage moral. Vous n'avez pas seulement à développer les cerveaux ; vous avez à former les consciences. Vous pouvez démontrer à vos élèves que leur existence sera misérable et manquée s'ils n'ont d'autre but que l'étroite satisfaction de leur intérêt, ou s'ils ne comprennent pas que leur intérêt ne peut être en contradiction avec l'intérêt général. Par mille exemples, dont l'histoire de l'Alsace-Lorraine est précisément si riche, vous leur ferez toucher du doigt que le vrai secret du succès, pour les hommes comme pour les peuples, est le dévouement à ses devoirs, le sacrifice du présent à l'avenir. Vous leur expliquerez qu'une vie trop agréable devient ennuyeuse, inutile et parfois mauvaise, et qu'il n'y a rien au-dessus d'une vie dignement remplie.

Ainsi vous continuerez la tradition déjà connue de l'Ecole alsacienne ; vous servirez à la fois l'avenir moral et matériel de vos élèves, en même temps que vous travaillerez par la contagion de votre bon exemple à la transformation de notre enseignement, à la création d'une éducation nationale et au relèvement de notre patrie.

Enfin, M. Beck, directeur, a terminé en expliquant pourquoi la séance a été avancée cette année et a annoncé que les classes continueraient jusqu'au 24, jour de la sortie ; les mentions seront distribuées la veille.

La musique du 23e d'infanterie a exécuté quelques beaux morceaux de son répertoire.

LIBRAIRIE

Comment dire ce qu'est cet inquiétant vicomte de Courpière, dont Abel Hermant, soi-disant témoin de sa vie, a écrit les souvenirs, avec des grâces, avec une impertinence qui rappellent les grands romans du dix-huitième siècle, avec une bonhomie équivoque et narquoise qui est bien de ce siècle-ci. Jamais on n'a hasardé de tout dire sur une certaine classe de la société avec une audace si tranquillement méprisante des hypocrisies convenues. Les *Souvenirs du vicomte de Courpière par un témoin* ont le mérite qui décide du succès quand même ; ce livre fort et féroce est amusant.

Socialisme, Communisme et Collectivisme. — Aperçu de l'histoire jusqu'à nos jours. Analyse et critique des doctrines socialistes, par EUGÈNE D'EICHTHAL. — 2e *édition* considérablement augmentée. 1 vol. in-18. Prix 3 fr. 50. **Guillaumin et Cie**, rue Richelieu, 14, Paris.

Livres à emporter en voyage : *Eve victorieuse*, par P. de Coulevain ; *Au coin d'une dot* de L. de Tinseau ; *Sa Majesté l'amour* de Max O'Rell.

C'est un immense succès que *Vénus*, l'audacieux roman du jeune maître Michel Corday. Dès son apparition, il a soulevé dans la presse une ardente polémique où déjà ont pris part MM. Duclaux, l'éminent directeur de l'Institut Pasteur, Marcel Prévost, Brieux, Paul Reclus, doct. Fournier, etc.

(Voir aux annonces.)

La série si brillante des partitions célèbres paraissant entièrement complètes avec **Piano et Chant**, tous la forme de livraisons à **15 centimes**, et qui comprend déjà la *Mascotte* le *Pré aux Clercs*, *Galathée*, les *Mousquetaires au couvent*, *Rip*, continue son succès en publiant aujourd'hui la *Favorite*, de Donizetti, dont la première livraison est en vente partout.

(Voir aux annonces.)

Les **Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes** (Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique australe), par M. Pierre Leroy-Beaulieu. — Nouvelle édition. — Librairie Armand Colin.

La première édition de ce livre a obtenu un rapide succès et depuis longtemps elle était épuisée. L'auteur qui, d'ailleurs, était occupé à la publication de sa belle étude sur la *Rénovation de l'Asie*, n'a voulu donner une seconde édition des *Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes* qu'après avoir complètement refondu son travail primitif et l'avoir mis au courant grâce à des documents sûrs et abondants.

La première partie est consacrée à l'étude économique, politique et sociale de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, pays vers lesquels l'attention de l'Europe s'est particulièrement portée en ces derniers temps.

Pour l'Afrique australe, qui forme la seconde partie du livre, l'auteur a suivi jusqu'à ce jour les graves événements qui s'y accomplissent. Mais il n'a rien eu à modifier aux vues qu'il exprimait dans sa première édition ; car tout en rendant justice à l'œuvre de colonisation accomplie par les Anglais dans l'Afrique du Sud, il jugeait déjà que la conquête du Transvaal par l'Angleterre exigerait des sacrifices absolument hors de proportion avec les bénéfices qu'en pourrait attendre la Grande-Bretagne.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Demain mercredi en matinée, à deux heures, au Concert des Ambassadeurs, aura lieu la représentation extraordinaire offerte par M. Jules Roques, directeur du *Courrier français*, à ses abonnés, avec le concours assuré de la belle Fagette qui chantera cette unique fois en matinée, Paulette Darty revenue exprès de Londres, Gaudet, Derminy, Rosetti, Rosalba, Augusta Pouget, Marcelle Genevois et Jane Sterli, et de MM. Polin, Dranem, Jules Moy, Maurel, Yvain, Perrier, Limat, Pressigny, Saclé. Pantomime par Jane Thylda, Eugénio et toute la troupe. Concours de danses de tous les pays entre Eugénie Fougère, Julia de Nys, Lida Osman, Anita de la Féria, Alice de Tender, les Champion's, Sorano, Malia, Borcha-Borischka. Danses comiques par Little Pich. Intermède par Footitt et Chocolat. Scène du Tailleur et de la Couturière de *Paris-Froufrou*, par Elise de Vère et Max Dearly, Babys et Potaches, divertissement, etc., etc. Programme illustré en couleurs par Willette, Morin et Widhopff. Des surprises seront distribuées aux invités. Un abonnement de trois mois du prix de six francs donne droit à une invitation.

Rien de plus aisé que de distinguer les eaux de **Vichy-Etat, Célestins, Grande-Grille** ou **Hôpital** de leurs imitations ou substitutions : toutes leurs bouteilles portent au goulot un disque bleu avec les mots **Vichy-Etat.**

Chemins de fer de l'Ouest

Excursions sur la côte nord de la Bretagne

PAR CARTES D'ABONNEMENT VALABLES 33 JOURS

I. Cartes personnelles

La Compagnie de l'Ouest fait délivrer, d'avril à octobre, par toutes ses gares, aux prix de **100 fr.** en 1re cl. et **75 fr.** en 2e cl., des cartes d'abonnement personnelles donnant droit à un voyage aller et retour (avec arrêts facultatifs) entre un point quelconque du réseau de l'Ouest et une des gares de la ligne de Granville à Brest ainsi qu'à la libre circulation pendant